

Choc de titans

Diplomatie, France / Allemagne, 2014, 1 h 25

Anne-Christine Loranger

Number 292, September–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2014). Review of [Choc de titans / *Diplomatie*, France / Allemagne, 2014, 1 h 25]. *Séquences*, (292), 46–47.

Diplomatie

Choc de titans

En août 1944, alors que les Américains sont aux portes de Paris, le général Dietrich von Choltitz prendra l'une des décisions les plus importantes de toute la guerre : enfreindre les ordres d'Hitler de détruire Paris. Il y sera mené par un diplomate suédois, Raoul Nordling, qui usera de tous les rouages de la diplomatie pour le convaincre. Interprété par deux acteurs au sommet de leur art, **Diplomatie** est à mi-chemin entre le combat de boxe et la joute d'échecs, joute qui avait pour enjeu deux millions de civils et la plus belle ville d'Europe.

anne-christine loranger

Que serait la France sans Paris ? Que serait l'Europe sans le couple franco-allemand ? Comment l'Europe de l'Ouest aurait-elle pu tenir tête aux forces de l'Est durant la guerre froide sans la réconciliation de la France avec la République fédérale d'Allemagne ? Comment cette dernière aurait-elle pu se reconstituer aux côtés d'une France déterminée à se venger de la destruction de sa capitale ? Ces seules interrogations donnent le vertige. Durant la nuit du 24 au 25 août 1944, des questions du même ordre ont certainement pesé sur la conscience du général von Choltitz, gouverneur du Grand Paris (*Groß Paris*), à qui Hitler avait donné ordre de ne laisser de la capitale qu'un champ de ruines. Issu d'une longue lignée de militaires prussiens, sa famille coïncée dans les serres de la *Sippenhaft* (prise d'otages des familles des généraux allemands pour les

contraindre), von Choltitz avait été dressé à obéir. Mais, à la onzième heure, il n'en fit rien. Pourquoi ?

Dans *Paris brûle-t-il ?*, ouvrage publié en 1964 par les journalistes Larry Collins et Dominique Lapierre (dont fut tiré le film tourné par René Clément en 1966), von Choltitz agit pour se bien faire voir de la Résistance et des Américains. La pièce de théâtre de Cyril Gély, dont est tiré **Diplomatie**, offre un point de vue plus noble : ce seraient les arguments éthiques du consul suédois Raoul Nordling qui l'auraient dissuadé. Durant les années 1960, à Baden-Baden, von Choltitz expliquera qu'il a décidé de désobéir à Hitler parce qu'il trouvait qu'il était absurde de détruire Paris et que cela ne changerait rien à l'issue de la guerre. Humanisme ou opportunisme ? La vérité se trouve sans doute quelque part entre les deux. Si le film de Schlöndorff ne se targue pas d'être historique, il n'en reste pas moins captivant.



Prussien, victime de sa propre culture



Décider du sort de la France

Réalisateur allemand ayant longtemps travaillé en France, Volker Schlöndorff (*La Mer à l'aube*, *Le Tambour*) était mieux placé que quiconque pour diriger ce suspense d'une nuit interprété par André Dussollier dans le rôle de Nordling et Niels Arestrup dans celui de von Choltitz. Le réalisateur se démarque du huis clos de la pièce en débutant son film par des extraits d'archives en noir et blanc montrant l'Europe bombardée, puis par de superbes images de Paris, qui recentrent le débat sur la question du patrimoine humain en jeu. Le sujet semble à la mode puisqu'il a été aussi abordé – sinon malmené – au sein du film de George Clooney *The Monuments Men* (2014).

L'action principale de *Diplomatie* est située dans une luxueuse suite de l'Hôtel Le Meurice, sur la rue de Rivoli, «vaste balcon sur les jardins des Tuileries et la Seine», tel que le décrivait Alphonse Daudet dans *Les Rois en exil*. Les fenêtres ouvertes sur la nuit d'été permettent aux personnages d'évoluer sur fond de panorama parisien. Jamais le spectateur n'a ainsi la permission d'oublier la Ville lumière qui dort – telle une infante innocemment assoupie sur sa couche, tandis qu'autour d'elle s'amassent les malfrats – et qui devient, par ce fait, un personnage en soi. Schlöndorff nous montre dès le départ la stratégie destinée à raser la ville par le dynamitage du Louvre, de la Tour Eiffel, de l'Élysée, de l'Église Notre-Dame ainsi que des 45 ponts, dont les effondrements simultanés créeraient un monceau de pierres si gigantesque dans la Seine qu'il engendrerait une crue inondant la ville entière. L'histoire procède ainsi telle une montée dans un immense escalier en colimaçon, balayant d'abord l'Europe, puis Paris, puis le premier arrondissement bondé de militaires allemands, puis les chambres de l'hôtel et

ses hôtes encouragés à fuir, pour finir dans la suite de von Choltitz, dont on ne sortira pratiquement plus qu'à la scène finale. C'est par un escalier secret, par ailleurs fictif, que Nordling, mis au courant par ses sources, pénétrera dans l'antre de la bête.

On ne peut s'empêcher, en voyant le duel verbal qui s'engage entre von Choltitz et Nordling, de penser au film *Le Souper* d'Édouard Molinaro (1992). Ici comme là, deux œuvres cinématographiques adaptées de pièces longuement jouées et tournées par le même duo d'acteurs (Claude Rich et Claude Brasseur, de même que Dussollier et Arestrup, avaient précédemment joué la pièce de Jean-Claude Brisville avant de tourner l'adaptation de Molinaro). Ici comme là, une rixe verbale où deux adversaires décident du sort de la France. Le personnage de Dussollier, comme celui de Claude Rich qui interprétait Talleyrand, tient dans une exquise retenue vis-à-vis de celui de von Choltitz qui, comme le Joseph Fouché de Claude Brasseur, se montre d'une

intransigeance brutale, inflexible, insensible.

Mais si l'ivresse du film de Molinaro résidait dans le feu d'artifice verbal entre les personnages, sous-tendu par un médianoche d'une gourmandise quasi perverse, l'intérêt du film de Schlöndorff tient dans les moyens de persuasion dont usera Nordling face à l'inflexible Prussien. Éthique, humanisme, protection des alliés, jusqu'à l'utilisation à bon escient d'une crise d'asthme de Choltitz : tout y passe. La photographie d'Amathieu, qui évolue du plan moyen au plan rapproché pour retourner au plan de demi-ensemble, capte finement les jeux subtils de Dussollier et Arestrup, lesquels offrent des palettes riches en nuances et de superbes performances. Amathieu use habilement du clair-obscur et des ombres sur les visages pour faire comprendre la complexité des émotions en jeu.

Les Allemands, on le sait, sont de grands amateurs d'art et de beauté. La conclusion du film de Schlöndorff, qui se laisse deviner entre les lignes, pourrait être qu'au matin du 25 août 1944, l'intransigeant Prussien, victime de sa propre culture, n'avait pu se résoudre à massacrer la radieuse princesse qui s'étirait dans la lumière de l'aube. La France et l'Europe peuvent lui en savoir gré. Il faut dire que la séduction de Paris opère depuis des siècles. Même un monstre nazi n'a pu lui résister.

■ **Origine :** France / Allemagne – **Année :** 2014 – **Durée :** 1 h 25 – **Réal. :** Volker Schlöndorff – **Scén. :** Cyril Gély, Volker Schlöndorff, d'après la pièce de Cyril Gély – **Images :** Michel Amathieu – **Mont. :** Virginie Bruant – **Mus. :** Jörg Lemberg – **Son :** Philippe Garnier, Olivier Dô Hùu – **Dir. art. :** Jacques Rouxel – **Cost. :** Mirjam Mushel – **Int. :** André Dussollier (Consul Raoul Nordling), Niels Arestrup (Général Dietrich von Choltitz), Burghart Klausner (Major Ebernach), Robert Stadlober (Lieutenant Bressendorf), Charlie Nelson (le concierge), Jean-Marc Roulot (Jacques Lanvin), Stefan Wilkening (Caporal Mayer), Thomas Arnold (Lieutenant Hegger), Lucas Prisor (Soldat SS no 1), Attila Borlan (Soldat SS no 2) – **Prod. :** Marc de Bayser, Frank Le Wita – **Dist. / Contact :** Métropole.